

## Une page de Memoires

"LE NEPTUNE"

Le diable a été le cauchemar de mes premières années.

Je n'étais pas un poltron, au contraire ; mais le seul nom du diable me donnait la chair de poule.

Ses cornes de taureau, ses pieds fourchus, sa barbe de bouc, sa queue de dragon, ses terribles ailes de chauve-souris, noires, gluantes, griffues, me faisaient frissonner rien que d'y penser.

Jugez si l'événement que je vais vous raconter était fait pour me rassurer.

Mon enfance a eu pour horizon l'amphithéâtre si pittoresque du bassin de Québec.

Mais de tout ce que j'avais sous les yeux, ce qui m'impressionnait le plus vivement, c'étaient les majestueux vaisseaux — navires à trois mâts, barques élégantes ou bricks légers — se balançant sur leurs ancres, avec leur ceinture blanche où se découpait une rangée de faux sabords, avec leurs pavillons pendant paresseusement aux drisses, avec leurs voiles soigneusement carguées ou séchant au soleil, avec leurs figures de proue ou leurs éperons en cagouille se mirant dans la vague, et surtout avec les chants mélancoliques de leurs matelots penchés sur les guindeaux ou les cabestans.

Ces grands vaisseaux venaient de si loin !

Ils avaient vu des tempêtes, des zones inconnues, des climats dorés, l'immensité mystérieuse des mers.

Certains d'entre eux passaient même pour avoir fait le tour du monde... Imaginez !

Avec cela qu'ils avaient leur caractère.

J'en ai connu des bons et des méchants.

De très méchants, dont les vieux galiers, tout noirs de charbon, dé-

barquaient la nuit, dans leurs longs canots à huit rames, pour enlever les moutards qui dérobaient des confitures, ou mordaient les doigts à leurs petites sœurs.

Mais aussi de très bons, dont l'équipage chantait de belles chansons marines, et apportaient — la nuit aussi — de jolis bébés roses aux mères malades, pour les consoler.

Et puis, il y avait des histoires sombres, des légendes.

Des mousses volés à leurs parents, expirant sous la garçette, ou qu'on pendait aux antennes, quand ils pleuraient trop fort.

Des jeunes filles disparues pendant la messe du dimanche, pour s'être imprudemment promenées "sur le bord de l'eau".

Une vieille ballade relatait même la chose sur un air langoureux qui me rendait tout rêveur :

Isabeau s'y promène  
Le long de son jardin,  
Sur le bord de l'île,  
Le long de son jardin,  
Sur le bord de l'eau,  
Sur le bord du vaisseau.

Et cœtera.

Enfin, ces arrivants des lointaines contrées, ces visiteurs exotiques qui apparaissaient ou disparaissaient comme de grands oiseaux de passage, et que, dans notre langage d'enfants, nous désignions sous le nom générique de "bâtiments", constituaient tout un monde pour mon imagination naissante.

C'étaient en même temps Croque-mitaine et les bonnes fées.

Ils avaient le redoutable cachet des choses ténébreuses et l'attrayante poésie de l'inconnu.

En somme, je n'avais qu'un rêve à la fois doux et troublant : voir un bâtiment de près.

Ce rêve se réalisa. Mais la racine des cheveux m'en fait encore mal quand j'y pense.

Un gros navire — tout noir celui-là, avec un air rébarbatif et des écu-biers qui vous regardaient d'une façon inquiétante — était ancré à deux encablures de la ligne de roches qui bordait le chenal du Saint-Laurent à marée basse, qui s'appellent en France les accores, et que nous appelions les "Chaînes".

Je devais être alors dans les sept ou huit ans.

Le fils d'un pêcheur de notre voisinage, qui était de quelques années plus âgé que moi, avait mis la main sur une paire d'avirons, et vint me proposer une promenade en canot.

Ce luxe m'était absolument défendu par arbitraire paternel : mais après tout, il n'y avait pas de danger.

Michel savait manœuvrer ; nous pouvions nous risquer au large, et même — qui sait ? — nous approcher du gros bâtiment.

Le père de Michel était absent, le mien aussi ; ils ne seraient pas de retour avant le soir ; maman me croirait à l'école ; personne n'aurait connaissance de notre escapade.

Et nous pourrions voir, tout près, tout près, le gros bâtiment noir.

Le gros bâtiment noir : la figure d'avant, le gouvernail, les ancres, les haubans, les mâts, les vergues, tout !

La proposition étant trop tentante, nous partîmes.

Il faisait un beau temps calme.

Le ciel était comme assoupi dans une transparence tranquille et sereine.

Et notre canot — un tronc d'arbre creusé — coulait comme sur une surface d'huile, où se reflétaient les mâts du grand navire, la pointe en bas, fichés tout droit dans je ne sais quels fantômes de nuages nageant au fond de profondeurs infinies.

J'ai encore dans l'oreille le clapotis sonore et délicieusement doux des gouttes d'eau qui tombaient de nos avirons, en dessinant de petits cercles concentriques et mobiles sur le miroir d'argent fondu dont nous trouillions la limpidité opaline.